

Wegener

Lorsqu'en 1936 avec mes trois camarades (Robert Gessain, aujourd'hui directeur du Musée de l'Homme à Paris; Michel Perez et Fred Matter) j'ai traversé l'Inlandsis du Groenland, de Christianshaab à Angmagssalik, à pied et avec des traîneaux à chiens, nous avons eu amplement le temps au cours des cinquante jours que dura ce raid, de nous poser des questions sur l'existence et la vie de cet énorme désert de glace.

Nous avait précédés de cinq ans, dans cette aventure, le grand scientifique allemand, Alfred Wegener. Lui aussi avait cherché à comprendre les problèmes posés par l'Inlandsis. Mais la mort l'avait surpris trop tôt. Son image, son exemple, nous avaient suivis tout au long de ces mille kilomètres parcourus parfois dans des conditions particulièrement adverses. Mais à cette époque, les moyens dont nous pouvions disposer, n'avaient guère changé depuis l'expédition de Wegener. Les déplacements principaux dépendaient toujours des chiens (les traîneaux à hélice, expérimentés par Wegener étaient insuffisants et les appareils scientifiques étaient insuffisamment précis et sensibles).

Dès 1947, je repris l'idée d'étudier cette calotte de glace, son comportement, sa vie, son anatomie, sa physiologie. Les premières grandes lignes du programme scientifique que j'établis alors pour servir de base, étaient, à peine extrapolées, les grandes lignes de l'expédition de Wegener: de raids au cours desquels devaient être exécutés des levés géodésiques fixant des points précis où des sondages séismiques devaient donner les épaisseurs de glace. Ces raids aboutissaient au point 71.40. 71.40, c'est-à-dire 71 ° N, 40 ° W, exactement le point de l'Inlandsis où Wegener avait établi *Eismitte*, là où Loewe, Georgi et Sorge avaient passé tant de mois dans leur trou creusé dans la neige et dont ils avaient rapporté, malgré des circonstances de vie atroces, des observations scientifiques des plus précieuses.

J'avais estimé, en effet, qu'il était plus utile de refaire, vingt années après Wegener des observations semblables à celles qu'il fit, plutôt que de chercher à fouler de la surface vierge.

Là, à 71.40 serait établi une station d'hivernage. C'est en s'inspirant de la pensée de Wegener que toutes nos expéditions ont travaillé depuis, suivant un programme très largement développé.

En 1948, un an après la naissance des «Expéditions Polaires Françaises», partait notre première expédition d'après guerre. Il s'agissait d'une expédition préparatoire qui ne devait pas aller très loin. Elle établit la voie d'accès qui devait être empruntée par la suite, par toutes les expéditions principales.

Ce n'est que l'année suivante, après de nombreux problèmes à résoudre et de multiples difficultés, que notre groupe avancé — que je dirigeais finit par arriver le 17 juillet 1949 à minuit au centre du Groenland, par 70 ° de latitude Nord et 40 ° de longitude Ouest. En juillet, à cette latitude, il n'y a pas de nuit. Le ciel était glorieux, d'une luminosité étonnante, oppressante même. Je fus le premier à sauter «à terre». Puis, un à un, lentement, en silence, mes camarades vinrent me rejoindre. Bientôt, nous fûmes tous réunis, autour du véhicule de tête, contemplant avec émotion ce paysage, identique à tous les autres paysages que nous voyions ainsi depuis tant de jours, lorsque nous faisons la halte de minuit; identique et cependant si différent.

Nous étions «arrivés». C'est là, que nous allions construire notre station d'hivernage. Mais c'est là, à quelques mètres sous nos pieds peut-être, que subsistaient les vestiges de cette extraordinaire page de l'exploration de la calotte glaciaire du Groenland écrite par Sorge, Loewe et Georgi. C'est de là que Wegener était parti vers sa mort à l'automne 1931.

Quelqu'un me tendit des jumelles. Il y avait presque vingt ans que ce lieu était désert. Eismitte devait se trouver à quelques quinze mètres sous nos pieds. Rien, plus rien ne pouvait subsister des quelques installations de surface, après tant d'années. Et pourtant, lorsque je pris les jumelles, et que je commençai à scruter la surface qui nous entourait, aucun d'entre nous, ni moi-même nous ne pensâmes que ce geste pouvait être ridicule puisque certainement inutile. C'est dans le silence général et le coeur battant que je fis lentement le tour d'horizon.

Lorsque je baissai les jumelles, brisant le silence qui se prolongeait, l'un d'entre nous me demanda :

— Alors? . . . Rien?

— Non, répondis-je, Rien . . . évidemment.

Paul-Emile Victor